

TOUJOURS FRANÇAIS.

Le dix-huitième siècle allait finir sa course,
Soufflant partout l'erreur, flattant les passions,
Il s'était dit, l'ingrat : " Je tarirai la source
Où prétend s'étancher la soif des nations"...
Qu'il était radieux, ton front, ô belle France,
Quand des feux de la foi s'éclairait ta raison !
Les peuples te suivaient, le cœur plein d'espérance,
Ils suivaient l'astre aimé qui dorait l'horizon.

Mais soudain, le malheur sur ta tête vint fondre,
Le mal en son génie enivra ta grandeur,
Toi, jusqu'alors si sage, on t'entendit confondre,
Nier le bien, le mal, la vérité, l'erreur.
Il ne resta de toi qu'une ombre, qu'un fantôme,
Se promettant en vain les jours qui n'étaient plus,
Un vent brûlant d'erreur, un souffle de Sodôme
Avait tari l'éclat de tes nobles vertus.

La cour des Saint Louis, de ces rois magnanimes,
Dont les fronts devant Dieu seul s'étaient découverts,
Voyait ses gardiens sourire à bien des crimes,
Et s'associer gaîment à des hommes pervers.
"Panem et Circenses," comme autrefois à Rome,
Le peuple aussi jetait à tous les vents ce cri,
Aspirant à longs traits les doctrines d'un homme
Que la Cour adorait, un homme au cœur flétri.

Voltaire en son génie, à la France affolée,
Jetait aux quatre vents, vice, irréligion,
Sapant l'autorité, l'Eglise désolée,
Qui voyait s'avancer la révolution.
Le trône d'où partaient les oracles du monde,
Où venaient soupirer les voix de l'univers,
Chancelait et grondait comme chancelle et gronde
Un chêne décimé que bat le flot des mers.

Ils n'étaient plus ces jours, où, rayonnant de gloire,
Paris levait bien haut l'étendard de la foi ;
Roulant des flots humains qui ne voulaient plus croire,
Il blasphémait le Christ et maudissait sa loi.
La France n'était plus la fille de l'Eglise.
Son bras ne s'armait plus pour la cause de Dieu,
Oubliant ses beaux jours, reniant sa devise,
Au Credo d'autrefois elle avait dit adieu.